

## Carl Larsson ou le rêve de bonheur



Maison natale de Carl Larsson à Stockholm

C'est Carl Larsson lui-même qui, par le biais de son œuvre, déroule le fil de sa vie nous permettant ainsi de présenter sa technique ainsi que sa personnalité exceptionnelle. En regardant ses albums «Notre Maison», «Spadarfvet» et «Les miens», on se sent transporté dans un monde paisible, presque paradisiaque. Pourtant, Larsson ne dépeint pas ici une idylle qu'il aurait vue en songe: ses dessins aquarellés reflètent une réalité vécue et peuvent être considérés comme le journal intime de l'artiste. Ces albums toutefois ne décrivent que la seconde partie de sa vie, c'est-à-dire la période à partir de 1885. Ils sont l'antithèse d'une enfance et d'une jeunesse très dures.

Carl Larsson est né en 1853 au 78 de la Prästgatan, dans une maison située à Gamla Stan, la vieille ville de Stockholm. Expulsés de leur logement, le jeune Carl, sa mère et son frère Johan habitèrent tout d'abord des abris de fortune avant de pouvoir s'installer au 7 (plus tard le 5) de la Grev Magnigränd dans le quartier du Ladugårdsland, aujourd'hui Östermalm. «En général, deux à trois familles se partageaient une pièce; la misère, la crasse et le vice couvaient, fermentaient et s'épanouissaient en toute tranquillité. Pourriture et corrosion du corps et de l'âme. Ceci favorise bien sûr l'apparition du choléra,» dit-il dans ses mémoires intitulés «Moi, un livre sur le bien et le mal («Jag», Stockholm, 1931, p. 21). En 1886, celui-ci se déclara une nouvelle fois et le quartier fut plongé dans une misère encore plus noire. Entre 1868 et 1873, plus de 100 000 personnes quittèrent leur Suède natale pour s'installer aux Etats-Unis. Cette émigration était causée par les épidémies et les mauvaises récoltes. Dès les années 1890, cet îlot insalubre fut complètement rasé, ce qui prouve que les conditions de vie y étaient particulièrement misérables. «C'était l'enfer sur terre! La faim n'étant que le moindre des maux, avec le temps on s'habitue à la médiocrité... en fait rien n'était normal... La phthisie

faisait des ravages, des rixes sanglantes éclataient à tout moment. Là, on vivait dans la luxure; là, on côtoyait les assassins et les voleurs» («Moi», p. 8). Le père de Carl était lui aussi un propre à rien, il se louait à la journée et travailla aussi comme chauffeur sur un chalutier. Ayant perdu le bail d'un moulin des environs, il finit par se retrouver porteur de grain. Larsson le décrit comme un homme sans cœur, incapable de se maîtriser; il buvait, tempêtait et laissait exploser toute la colère, la haine pourrait-on dire, qu'il éprouvait à l'égard de Carl et qu'il garda toute sa vie. «Je maudis le jour de ta naissance», lançait-il à son fils. En revanche, la mère de Carl travaillait sans relâche. Blanchisseuse de métier, elle faisait vivre la famille et s'efforçait, malgré son surmenage continu, d'apporter à ses enfants une certaine sécurité. C'est probablement de son grand-père maternel, peintre-artisan, que Carl tenait ses dons artistiques. Quant à sa grand-mère, elle nourrissait son imagination d'enfant avec le récit de légendes fabuleuses. La plupart du temps toutefois, Carl devait aider sa mère: aller chercher de l'eau, livrer le linge, casser du bois et préparer un repas à partir de rien.

Dans ses mémoires, Larsson décrit ses premiers essais dans le domaine artistique: s'étant jeté sur la maigre collection de livres paternelle, il avait découpé des silhouettes de bonshommes dans les pages imprimées. Il est bien possible qu'il ait ainsi cultivé ce talent qui lui permit plus tard de tracer avec beaucoup de netteté les contours d'un personnage ou d'un objet.

Par chance, Jacobsen, maître à l'école des pauvres, remarqua le don pour le dessin de son élève et le fit entrer à l'âge de treize ans dans la classe préparatoire de l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm. Sur la centaine d'étudiants que comptait l'Académie, un grand nombre voulait simplement perfectionner sa formation artisanale. Larsson, lui, fut admis en 1869 au cours d'Antiquité. C'est de mauvaise grâce qu'il se tritura l'esprit avec cette matière où l'on rendait exclusivement hommage à l'idéal antique de la beauté. Trois ans plus tard, il s'estima très heureux de commencer le cours de dessin de nu. Plus importante encore que le dessin de nu, qui rapporta pourtant au jeune élève sa première médaille, était son activité secondaire en tant que caricaturiste pour le journal satirique «Kasper» puis comme dessinateur pour «Ny Illustrerad Tidning». Avec son salaire annuel, il pouvait même aider ses pa-



*Carl Larsson âgé de 19 ans, 1872  
Photographie: A. Roesler*



rents. Ces esquisses, caricatures et dessins qui révèlent un sens de l'analyse et de l'observation annonçaient déjà sa façon de percevoir la réalité: tout en s'engageant, il gardait en même temps un certain recul.

Pourtant, au lieu de reconnaître qu'il était doué pour ce genre d'étude sur le vif, Larsson aspire à une carrière de peintre académique. Avec son ami Ernst Josephson, peintre et écrivain d'art, il part en 1877 pour Paris, véritable creuset de l'art occidental à l'époque. Là, il ne recherche pas par exemple le contact des impressionnistes français mais s'isole avec d'autres artistes suédois et se ferme aux nouveaux mouvements. Après avoir passé deux étés à Barbizon, refuge des peintres de plein air, il s'installe en 1882 avec ses confrères suédois dans la petite ville de Grez à 70 km de Paris. C'est ici que son destin va connaître un tournant important. En effet, Larsson découvre la technique de l'aquarelle. Ce procédé qui consiste à appliquer de douces couleurs transparentes devait rester une découverte capitale pour sa carrière artistique. Même s'il revient de temps à autre à la peinture à l'huile, l'aquarelle reste la technique dans laquelle il excelle. C'est avec elle qu'il réalise ses albums narratifs, et les portraits exécutés avec ce procédé se révèlent particulièrement éloquents. Même ses monumentales fresques murales dégagent une sensibilité picturale, «l'impression d'un somptueux dessin à la main» («Moi», p. 194) – une qualité reprochée par ses commanditaires qui déplorent le «manque de monumentalité» et la «ressemblance avec les illustrations».

A Grez, dans le doux climat de l'idylle campagnarde, Larsson fixe dans des tons clairs et légers des fragments d'un environnement parfaitement observé; à l'encontre de la peinture à l'huile, la technique de l'aquarelle est idéale pour mettre en valeur, grâce à des détails particuliers comme des fleurs, des buissons ou des cours, un ensemble pictural se dissolvant dans l'atmosphère. Pour le peintre suédois, il ne s'agit pas seulement, comme chez les peintres français de plein air, de dégager le pittoresque en vivant directement la Nature, mais aussi de célébrer l'Homme en harmonie avec la Nature et le couronnement de celle-ci. Il saisit des personnes dans des situations éphémères: un homme qui pêche en costume du XVIII<sup>e</sup> siècle (Anbiss, 1885) ou une fermière dans un champ de citrouilles (octobre, 1882). C'est ainsi qu'apparaît un lyrisme de la Nature empli de poésie.



Carl Larsson jeune fiancé, 1882

Les événements qui eurent lieu à cette époque influèrent fortement le cours de sa vie: en effet, il rencontre en 1879 sa future femme, l'artiste suédoise Karin Bergöö, et peu de temps avant le même Pontus Fürstenberg, plus âgé que lui de trente ans et négociant à Göteborg. Pour Larsson, le début des années 1880 est marqué par de nombreux voyages entre la France et la Suède, une force créatrice d'une grande intensité et – en tant que cofondateur des «Opposants», une association d'artistes suédois – par des activités politico-artistiques. Le prestige de Larsson grandit, ses tableaux, plusieurs fois refusés, sont finalement admis au Salon et reçoivent même un prix en 1883. En raison de son talent narratif, il est très demandé comme illustrateur de livres. C'est ainsi qu'il illustre entre autres les Contes d'Andersen, le drame de Schiller «Intrigue et Amour» et le roman «Singoalla» de son ami, le poète Viktor Rydberg. En 1881, August Strindberg lui demande de décorer son ouvrage «La nation suédoise». Depuis 1879, ces deux artistes sont très liés. Ils le resteront jusqu'au moment où Strindberg critiquera le peintre en public (1908).

Larsson explore la vaste gamme des techniques graphiques, du dessin au crayon, au fusain et à l'encre de Chine jusqu'à l'aquarelle, en passant par la gravure à l'eau-forte, la gravure sur bois et la xylographie. Il réunit dans ses ouvrages des références éclectiques et fait quelques incursions dans le symbolisme et le japonisme, précurseur de l'Art nouveau. Des éléments de caricature, parfois dans l'esprit de Daumier, parfois dans le genre de Wilhelm Busch ou de Zille, égayaient certaines parties trop sentimentales ou académiques.

Outre ses commandes d'illustration, l'artiste commence à recevoir des commandes de tableaux muraux. Un voyage en Italie, au cours duquel il étudie à Venise et à Florence les fresques du début de la Renaissance, lui donne le courage de s'attaquer au format monumental. En 1888, il réalise à la demande de son mécène, Pontus Fürstenberg, un triptyque pour la résidence particulière de celui-ci et, directement après, pose sa candidature pour l'escalier du Musée national à Stockholm. Ce travail qui fait l'objet de nombreuses mises en adjudication s'étend sur plusieurs dizaines d'années. Larsson ne se remettra jamais du refus essuyé avec son projet final «Le sacrifice du solstice d'hiver», dans lequel la représentation du roi avait été jugée intolérable. Les trois fresques qui allient



*Karin Bergöö, l'année de ses fiançailles avec Carl Larsson, 1882*



les genres artistiques aux sujets historiques seront néanmoins exécutées tout comme d'autres représentations de l'histoire suédoise. Les commandes affluent. Il réalise des projets pour l'école Norra-Latin à Stockholm, pour un lycée de jeunes filles à Göteborg et pour le foyer de l'Opéra de Stockholm.

La réputation de Larsson ne cesse de croître. Grâce à Karin Bergöö, qu'il épouse en 1883, il retrouve aussi sa force morale. Epouse fidèle, figure centrale d'une famille toujours plus nombreuse, mère de ses sept enfants, âme du foyer, Karin est pour Larsson le principe de sa vie, à la fois muse et critique de son œuvre. Son doux visage encadré de cheveux sombres apparaît dans de nombreuses aquarelles. Karin est elle-même une personne créative et participera grandement à la création d'une nouvelle existence avec leur maison à Sundborn.

En 1888, le père de Karin offre aux jeunes Larsson la petite maison «Lilla Hyttnäs» à Sundborn près de Falun, au nord de Stockholm. Au début, la famille utilise comme résidence d'été cette maisonnette en bois, située à un coude du ruisseau. En 1901, les Larsson s'y installent définitivement. Arrivés à ce point, on peut se reporter aux descriptions picturales du peintre pour connaître la suite de son histoire. Comme le montrent les illustrations en seconde partie de cet ouvrage, Larsson nous a en effet transmis avec ses albums une représentation exacte de sa maison et de ses agrandissements continus, de tous les membres de sa famille, des événements que celle-ci a connus, des paysans et des artisans de Sundborn qui participèrent à la reconstruction de la maison et de la ferme. C'est avec ses albums qu'il assoit sa popularité dans son pays natal et laisse une œuvre inoubliable, dont la célébrité dépassera les frontières de la Suède. «Notre Maison» (Ett Hem) commencé en 1890, est publié en 1899 et est suivi en 1906 de «Spadarfvat». Bien que les albums ne soient pas destinés à un public d'enfants, Astrid Lindgren s'en est pourtant inspirée.

Tandis que ses éminents collègues scandinaves comme Anders Zorn ou Edvard Munch associent au silence et au caractère dramatique du paysage nordique des thèmes humains tels que l'amour et la mort, le tragique de la destinée et la révolution, Larsson puise exclusivement ses sujets dans son environnement immédiat. Il parvient à idéaliser les expériences et les épisodes quotidiens et crée ainsi un monde plein de poésie. Ses commentaires aux nom-



*Les «Opposants», au centre Carl Larsson*

*Photographie: Nationalmusei Bildarkiv, Stockholm*

breuses digressions sont un moyen de compenser son enfance tourmentée. Grâce à une foi profonde et une attitude de plus en plus conservatrice, il n'éprouve aucun doute quant à la solidité d'un univers qu'il a créé lui-même, et ce en dépit des catastrophes mondiales qui se profilent à l'horizon. Son humour qui, parfois, se change en ironie subtile, sa profonde gratitude souvent exprimée pour cette seconde vie, cette vie véritable dont il jouira pleinement jusqu'à sa mort, ainsi que le style particulier de ses dessins ont une immense importance pour l'œuvre de sa vie.

A partir des années 1890, Larsson abandonne cette facture floue, sans contours, où jaillissent çà et là des touches de couleurs, et se tourne vers un style linéaire. Sa palette reste claire et variée mais il souligne d'un contour noir les nombreux détails du tableau. Ce procédé facilite l'impression des esquisses d'aquarelles et relègue le pittoresque au second plan, au profit d'une méthode de stylisation ornementale.

A l'instar de nombreux artistes en ce tournant de siècle, Larsson fait entrer dans ses illustrations la concision et la planéité des estampes japonaises ainsi que la finesse des lavis de l'Asie orientale. Son style personnel trouve ainsi sa place dans le raffinement et le plaisir de décorer de l'Art nouveau. Toile de fond des joyeux portraits d'enfants ou des petits événements anecdotiques – aucun ouvrage sans qu'il n'y immisce un acteur –, la maison acquiert





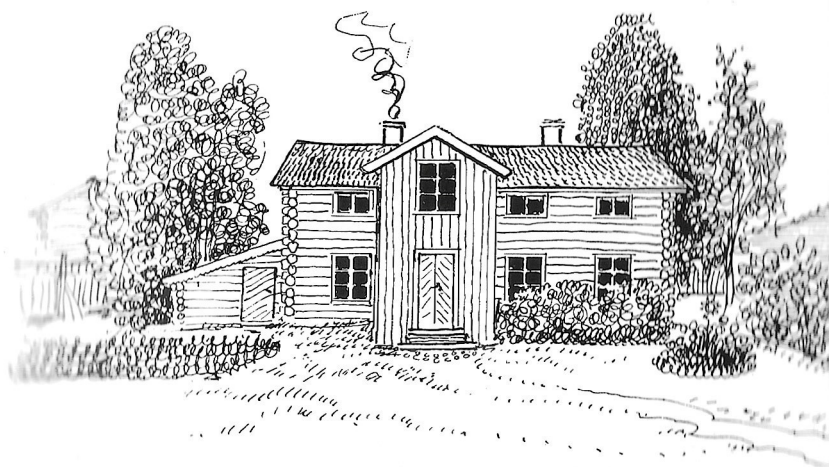
*La maison des Larsson, «Lilla Hytt-näs», à Sundborn*

sous les yeux de l'observateur un caractère spécifique aux multiples facettes.

Les albums ne sont pas de simples livres d'images. Ils veulent également «réformer le goût et la vie de famille». Avec leurs suggestions portant sur l'habillement, la nourriture, le design, les meubles et l'architecture, les Larsson anticipent cette idée d'une synthèse de tous les domaines de la vie, idée poursuivie bientôt par le Bauhaus par exemple. Aujourd'hui encore, on considère que Sundborn ouvre des perspectives nouvelles en matière de décoration intérieure. Du fait de ses aménagements et de ses agrandissements en petites étapes, la maison forme un collage harmonieux qui rassemble des détails stylistiques et des motifs empruntés mais aussi des inventions personnelles. Ce n'est pas sans fondement que l'on a établi des comparaisons avec les Post-modernes quand on voit avec quelle insouciance et quelle témérité les Larsson ont su harmoniser le traditionnel et le moderne.

Le bois est leur matériau préféré. Il recouvre déjà la façade extérieure et lui confère une structure changeante. Il réapparaît

dans toutes les pièces de cette maison décorée avec imagination: ici, il garde sa couleur naturelle et est simplement imprégné, là, il est peint en blanc ou dans une autre couleur. Les plafonds et les sols en bois suscitent une atmosphère douillette et intime, les moulures en bois des portes et des fenêtres ordonnent les surfaces murales en rehaussant la sobriété fonctionnelle de l'intérieur. Au changement du siècle, les Suédois redécouvrent le style rococo qui fleurissait au XVIIIe siècle sous le roi Gustave; des niches vitrées de couleur blanche et des meubles élégants donnent à l'intérieur une impression de fraîcheur, de luminosité et de légèreté. Dans l'ensemble toutefois, on mélange les éléments historiques au design moderne. Suivant son utilisation par la famille, chaque pièce obtient ainsi son caractère spécifique: si la salle de séjour respire la clarté avec ses meubles en bois blanc, ses tapis aux rayures bleues et blanches et le revêtement des sièges dans le style Gustave, la bibliothèque, elle, évoque la distinction et l'ambiance feutrée d'une habitation anglaise. Le dédale des escaliers et des couloirs ainsi que les angles morts datant de la première construction sont adoucis par des fenêtres intérieures permettant de regarder d'une pièce à l'autre. Avec les banquettes, les armoires et les lits encastrés, les Larsson suivent le goût du jour. En revanche, les fenêtres à croisillons et les vitres en cul-de-bouteille indiquent un rattachement à l'habitat bourgeois traditionnel. Pour que chaque membre de la famille puisse s'épanouir, il faut utiliser tous les coins disponibles: le menuisier construit des étagères toutes sim-





ples pour la vaste bibliothèque, des consoles murales servent à ranger les cruches en argile, une porte de la salle à manger est condamnée pour une table pliante. Par ailleurs, il n'y a pas une porte ou un mur qui n'ait été décoré par le peintre: ornementation diverse, portrait d'un occupant de la maison, plaque commémorative ou sentence religieuse. Même les vitres des fenêtres n'ont pas été épargnées.

Ce sont les nombreux textiles conçus et réalisés par Karin qui donnent un style particulier à ce foyer aménagé avec amour. Les coloris et les dessins des carpettes, des nappes et des dessus de lit, les rideaux et les vêtements témoignent d'un sens artistique et d'une grande richesse d'idées. Réalisations de caractère pilote, elles contribuent à rendre plus mouvante la limite entre les arts libéraux et appliqués.

Quand Larsson fait l'acquisition, en 1897, de la ferme Spadarvet avec ses dépendances et son immense terrain comprenant des terres cultivées, des pâturages, des bois et des eaux poissonneuses, les artisans et les paysans font dès lors partie de la grande famille. Les Larsson vivent en autarcie et les enfants sont eux aussi mis à contribution pour les activités manuelles et les travaux de la ferme. On construit une buanderie, un garde-manger et un garage ainsi qu'un atelier indépendant qui sera relié plus tard à la maison par une construction intermédiaire. Dans ses albums, le peintre accompagne sa famille au fil des jours, il y dépeint les tâches et les joies quotidiennes de même que les événements sortant de l'ordinaire comme Noël ou les fêtes patronymiques. A l'attention du lecteur, il ajoute des textes rédigés dans une prose opulente. Il raconte certes des anecdotes mais prend aussi parti pour l'Eglise, révèle son sentiment national et affirme sa loyauté envers la classe paysanne. Il indique enfin sa position politique qui de libérale glissera à droite pour aboutir à une lassitude totale.

Malgré tout, le peintre ne peut fuir complètement l'opinion publique car outre les portraits qu'il fait de lui-même et des gens de Sundborn, il reçoit des commandes d'amis fortunés. Bien qu'il gémissé: «Peindre des portraits est la chose la plus horrible que je connaisse et je me sentais toujours comme sur le chemin de l'échafaud» («Moi», p. 123), il cède très souvent aux instances de ses clients. C'est ainsi que nous avons une connaissance exacte de ses mécènes et de ses amis depuis le tournant du siècle.

Les dernières années de Larsson sont assombries par les querelles sans fin concernant la fresque du Musée national, «Les victimes de l'hiver», qu'il avait dû retravailler plusieurs fois. Dans le roman de sa vie, «Moi», Larsson rend compte de son existence avec tous ses moments heureux et malheureux. Ces mémoires qui lui servent d'exutoire sont achevés deux jours avant sa mort, le 22 janvier 1919.

*Renate Puvogel*

KARIN.

